

Histoire croisée entre les géographes français et allemands dans la première moitié du XXe siècle : La géographie du paysage (*Landschaftskunde*) en question

Gaëlle Hallair



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/187>

DOI : 10.4000/ifha.187

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Édition imprimée

Date de publication : 6 février 2011

ISSN : 2190-0078

Référence électronique

Gaëlle Hallair, « Histoire croisée entre les géographes français et allemands dans la première moitié du XXe siècle : La géographie du paysage (*Landschaftskunde*) en question », *Revue de l'IFHA* [En ligne], 3 | 2011, mis en ligne le 19 avril 2012, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/187> ; DOI : 10.4000/ifha.187

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

©IFHA

Histoire croisée entre les géographes français et allemands dans la première moitié du XXe siècle : La géographie du paysage (Landschaftskunde) en question

Gaëlle Hallair

NOTE DE L'ÉDITEUR

Gaëlle Hallair a soutenu sa thèse de doctorat en cotutelle entre les universités Paris I-Panthéon-Sorbonne et de Leipzig, sous la direction de Marie-Claire Robic et de Sebastian Lentz, le 9 octobre 2010.

Cette thèse en épistémologie de la géographie s'interroge sur la place accordée par les géographes français et allemands de la première moitié du XXe siècle à la géographie du paysage, pour définir et pratiquer leur discipline. En s'inscrivant dans une histoire relationnelle de circulation des savoirs entre la France et l'Allemagne, et plus particulièrement dans l'histoire croisée développée par l'équipe de Michael Werner au Centre de recherches interdisciplinaires sur l'Allemagne (UMR 8131, EHESS-CNRS, Paris), la grande préoccupation a été, dans la première partie, celle de la traduction des termes et des concepts utilisés et de leur réception. Le flou des traductions réciproques, manifeste aussi bien dans les articles de bilan, les comptes rendus d'ouvrages, les interrférences bibliographiques et les débats, a incité à étudier la question de l'origine et de l'évolution sémantique et terminologique de concepts clés de la géographie du paysage, en cours de structuration dans la première moitié du XXe siècle. Ainsi ont pu être mises en évidence, à l'échelle nationale et franco-allemande, les articulations, les

complémentarités et les concurrences entre les notions de géographie du paysage, *Landschaftskunde*, géographie régionale, *Länderkunde*, *Landeskunde*, paysage, *Landschaft*, région, pays, *Land*, contrée, scènerie, *Heimat*, paysage humanisé, *Kulturlandschaft*, paysage naturel, *Naturlandschaft*.

L'analyse de la production, de la diffusion et de la réception des réflexions sur la définition de la discipline géographique, sur son objet principal et sur sa méthodologie a permis de mettre l'accent sur les discours, les contextes et les acteurs. L'analyse du discours s'est appuyée sur un important travail de traduction et de commentaire de textes correspondant à la période d'étude.

Les contextes français et allemand renvoient à l'affirmation, dans chacun des deux pays, d'une discipline géographique institutionnalisée depuis la fin du XIXe siècle, qui se situe par rapport aux autres sciences humaines et par rapport aux sciences naturelles. Les contextes politiques de la première moitié du XXe siècle sont marqués par l'inégale importance que revêt la Première Guerre mondiale pour les géographes français et allemands, par un regain d'intérêt ambigu pour la géographie du paysage en Allemagne, par la tension des relations internationales palpable dans le cadre des Congrès internationaux de géographie et enfin par la mise au pas de la géographie sous le régime nazi.

La deuxième partie est consacrée aux géographes comme auteurs et acteurs, en combinant deux approches. D'un côté, nous étudions les géographes académiques et universitaires qui, comme auteurs, ont réfléchi, débattu et écrit sur la définition de la géographie et sur la place à accorder au paysage et à la géographie du paysage. Une dissymétrie entre les géographes allemands et français apparaît : les premiers accordent une plus grande attention aux écrits théoriques et conceptuels alors que les seconds développent principalement une pratique empirique de la géographie, transmise par l'oral et par l'exemple, mais sans explications écrites. Cette dissymétrie a conduit à étudier des textes français appartenant à des registres fort différents des textes théoriques allemands, que ce soit les écrits méthodologiques de géographes relativement marginaux comme Bertrand Auerbach (1856-1942) et Camille Vallaux (1870-1945), les écrits sur le paysage de Paul Vidal de la Blache (1845-1918) – mineurs par rapport à sa réflexion sur la région –, ceux sur la géographie historique de Roger Dion (1896-1981), des manuels comme ceux de René Clozier (1888-1987) et d'André Cholley (1886-1968) ou encore des publications de vulgarisation, comme celle de Fernand Maurette (1879-1937). À la dissymétrie dans l'importance accordée aux écrits théoriques s'ajoute l'ancrage privilégié de la géographie française dans l'analyse régionale plus que dans l'analyse de paysage proprement dite. Parmi les figures de théoriciens français et allemands de la géographie du paysage émergent celles de Siegfried Passarge (1867-1958) et de Camille Vallaux, alors que les apports d'André Cholley, Ewald Banse (1883-1953), René Clozier, Roger Dion, Robert Gradmann (1865-1950), Norbert Krebs (1876-1947), Fernand Maurette, Otto Schlüter (1872-1959), Paul Vidal de la Blache et Wilhelm Volz (1870-1958) éclairent les relations complexes et subtiles entre géographie du paysage et géographie régionale.

D'un autre côté, nous nous intéressons aux acteurs à la fois francophones et germanophones, mis en valeur par l'histoire croisée en exerçant un rôle de passeurs, de tiers ou de pivots pour les relations entre les géographes français et allemands. Le passeur a été défini comme la personne qui transmet, en les traduisant, les résultats obtenus d'un pays à l'autre via par exemple les comptes rendus bibliographiques dans les revues étrangères ou les articles de bilan. Ce sont les rédacteurs de notices pour la *Bibliographie*

géographique internationale, pour les revues de géographie françaises et allemandes, ou encore des géographes comme Bertrand Auerbach et Otto Schlüter, attentifs à la géographie du voisin. Le tiers est un géographe, de nationalité ni allemande ni française, qui synthétise explicitement les travaux géographiques français et allemands en les discutant et en les critiquant, pour développer une troisième voie : c'est le cas du Belge Paul Michotte (1876-1940) comme de l'Américain Carl Ortwin Sauer (1889-1975). Enfin, la figure du pivot est incarnée ici par le géographe américain William Morris Davis (1850-1934). Il connaît certes parfaitement les travaux français et allemands, mais ses réflexions sur la méthodologie et la pratique d'une « description explicative » en géographie selon une approche explicitement déductive sont suffisamment puissantes pour que les géographes allemands et français prennent position par rapport à celles-ci. C'est aussi par ses caractéristiques spécifiques que William Morris Davis incarne la figure de pivot : au-delà de son multilinguisme avéré, ce géographe, qui a réalisé plusieurs fois le tour du monde, est animé par la volonté de réunir ses collègues de tous les pays pour les faire dialoguer et discuter. Ses excursions internationales révèlent un grand charisme et un exceptionnel talent d'organisateur. Cette relation triangulaire franco-germano-américaine permet de donner un éclairage nouveau sur les relations entre géographes français et allemands. Cette figure de pivot facilite l'étude des discours en salle et sur le terrain, comme le développent, dans la troisième et dernière partie, deux scènes privilégiées de la rencontre géographique franco-allemande : les sessions des Congrès internationaux de géographie de Varsovie (1934) et d'Amsterdam (1938) consacrées au paysage, et la confrontation des méthodes d'observation dans le cadre des excursions internationales. L'histoire croisée a donc permis d'ébaucher une typologie des acteurs de la circulation des savoirs géographiques, se déclinant en passeur, tiers et pivot. Approfondir ces figures permettrait de comprendre comment différentes traditions s'articulent chez un même géographe. La méthodologie du croisement, des intermédiaires et de la circulation du savoir permet d'interroger la notion du modèle allemand en géographie et de sortir d'une conception dualiste de type centre/ périphérie.

En outre, au-delà des problèmes de traduction, de terminologie et de conceptualisation, la pratique sur le terrain, étudiée dans la troisième partie, semble surtout indiquer des convergences entre géographes français et allemands. Ces dernières concernent la prise en compte de l'importance du terrain en géographie, de l'aspect physiologique du paysage et des processus de visualisation. Le paysage est observé de façon panoramique ou à échelle plus grande, du point de vue du géographe. Il s'agit d'une pratique anthropocentrée de la géographie du paysage. Si William Morris Davis, par les débats oraux et écrits qu'il suscite, en particulier avec les géographes français et allemands Emmanuel de Martonne, Albert Demangeon, Siegfried Passarge, Albrecht Penck, Alfred Hettner, etc., permet de prendre conscience des lignes de fracture entre induction et déduction, entre géographie idiographique et nomothétique, les processus de visualisation intègrent pour tous la prise de notes, l'esquisse de terrain, la photographie, la cartographie et/ou la schématisation.

Les convergences dans l'analyse de la méthodologie et de la pratique de terrain concernent l'observation directe du paysage, appréhendé sur le mode du visible, du physiologique et du global. Pour tous, l'œil est primordial. Leur fréquentation du terrain relève d'un « formatage » commun lié à la contrainte d'un parcours sous forme d'itinéraire, le plus souvent à pied, toujours à hauteur d'homme, ce qui implique un équipement embarqué réduit en matériel d'observation (quelques cartes, un carnet, un

appareil photographique, quelques instruments de mesure...). Cette standardisation de la pratique de terrain n'exclut certes pas des différences entre des orientations géomorphologiques ou anthropogéographiques, et entre des modèles interprétatifs différents. Mais les géographes, en particulier français et allemands, participent tous à un fonds géographique commun, que ce soit par les écrits théoriques ou par la pratique de terrain. Les préoccupations de définition disciplinaire sont communes aux géographes d'autres traditions nationales, en Europe comme dans le Nouveau Monde.

À l'interrogation initiale, strictement conceptuelle, sur la définition de la discipline géographique, nous répondons que les géographes français et allemands s'appuient de façon différenciée sur la « géographie du paysage » pour tenter de définir leur discipline, que cette « géographie du paysage » soit comprise dans son sens de *Landschaftskunde* pour les Allemands ou dans son acception de « géographie régionale » pour les Français. Il est difficile pour les géographes français et allemands de s'accorder sur la définition du paysage et de la géographie du paysage, comme le montrent la labilité du concept, le flou des traductions et l'échec de la communication aux Congrès internationaux de géographie, en particulier à celui de 1938. *Landschaft* et paysage semblent échapper à toute tentative aboutie de traduction, ce qui complique une compréhension du contenu de la géographie du paysage, pour les géographes français comme pour les allemands. Nous avançons deux pistes d'explication possibles, qui ne s'excluent pas. D'un côté, il peut s'agir d'une trop forte altérité entre géographes français et allemands, provenant d'un rapport profondément différent au territoire et aux « figures paysagères de la nation¹ ». D'un autre côté, la raison peut être une trop grande similitude entre la *Landschaftskunde* et la géographie régionale telle qu'elle est pratiquée par les Français. En effet, qu'ils raisonnent dans l'optique paysagique en accordant une prépondérance au visible, au physiologique et au sensible, ou dans l'optique régionale, plus fonctionnelle, les géographes français et allemands relèvent au départ de l'idiographie. Un aspect théorique et doctrinal se trouve en arrière-plan, plus ou moins clairement exprimé et construit. Certes, l'élaboration conceptuelle est plus poussée chez les géographes allemands qui l'expriment dans leurs écrits méthodologiques. Mais l'analyse des carnets d'Emmanuel de Martonne sur la Roumanie fait ressortir qu'il part sur le terrain avec le modèle de William Morris Davis en tête. Le géographe français vise à régionaliser la surface terrestre en fonction de ces types, en s'intéressant beaucoup plus à la physiologie des paysages qu'à leur origine ou à leur stade d'évolution. Ses préoccupations d'ordre chorologique rejoignent celles de Passarge, même si les démarches sont différentes. Bien que dans leurs écrits méthodologiques, de Martonne et Passarge répondent de manière différenciée à ces questions de régionalisation, des convergences de fait existent entre les différentes écoles, dans la mesure où les pratiques de l'époque orientent vers une discussion sur le visible. Ainsi la géographie du paysage, comme réalité construite, prend en charge le hiatus existant entre textes théoriques et pratiques de terrain. Entre un texte doctrinal et une pratique de terrain, aucun des deux ne donne plus le « vrai » que l'autre. Quand les différentes communautés de géographes se retrouvent, en salle ou sur le terrain, le concept de paysage se situe en interaction, ce qui n'exclut par ailleurs ni malentendus ni incompréhensions. De plus, la géographie du paysage se trouvant à l'interface entre plusieurs registres de discours (spécialisé, non savant, théorique, empirique), le concept de paysage constitue véritablement une notion de transaction.

Durant la première moitié du XXe siècle, des conceptions différentes de la géographie (chorologiques, écologiques, etc.), souvent implicites, sont donc mises en tension et

entrent en concurrence entre plusieurs traditions nationales, au sein des différentes « écoles » de géographie. En France comme en Allemagne, cette mise en tension est à replacer dans le cadre de l'articulation de la science géographique autour de trois orientations principales : le discours scientifique (aussi bien oral lors des congrès en salle et sur le terrain, qu'écrit), la vulgarisation auprès d'un public large (comme Fernand Maurette, Pierre Deffontaines, Pierre George), l'édification (patriotisme, nationalisme, nazisme).

La géographie du paysage, comme théorie et/ou comme pratique de terrain, permet de révéler ces tensions multiples. Elle joue le rôle de catalyseur dans les réflexions et les pratiques des géographes français et allemands de la première moitié du XXe siècle. Dans l'histoire des sciences, elle constitue une porte d'entrée pour étudier les relations entre géographes français et allemands dans le cadre d'une circulation mondiale des savoirs.

La « boîte à outils » de l'histoire croisée a permis d'une part d'assumer et d'appréhender la dissymétrie entre les géographes français et allemands, qu'il s'agisse de leur formation universitaire respective, de l'organisation institutionnelle de la géographie universitaire, ou de l'importance relative accordée à la théorie, à la méthodologie et à la pratique de terrain. D'autre part, en interrogeant la centralité des concepts de paysage dans les géographies française et allemande, cette méthodologie a permis d'avancer une similitude entre *Landschaftskunde* et géographie régionale, d'ailleurs plus dans la pratique du terrain que dans les débats théoriques et méthodologiques.

NOTES

1. François Walter, *Les Figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (XVIe-XXe siècle)*, Paris : Éditions de l'EHESS, 2004.